We blew it
de Jean-Baptiste Thoret – France – 8 novembre 2017
Documentaire
V.O.S.T. – 2h17

Dimanche 4 mars 2018 19h
Lundi 5 mars 14h
Mardi 6 mars 20h

« We Blew It » : le lent déclin de l'Amérique, d'« Easy Rider » à Donald Trump

On connaissait Jean-Baptiste Thoret, né en 1969, comme critique et historien de cinéma, auteur d'essais percutants sur le cinéma américain, intarissable notamment sur ces années 1970 qu'il n'a cessé d'étudier sous toutes les coutures. Il était donc bien naturel qu'il leur consacre son premier long-métrage, *We Blew It*, vaste fresque documentaire sur les restes calcinés d'une époque légendaire et la conscience d'un désastre annoncé, issue d'un long voyage en 2016 à travers l'Amérique pré-Trump.

Le film s'attaque à un objet difficilement perceptible : moins l'époque en elle-même, que le paysage mental de cette époque. Pour cela, Thoret entrelace des rencontres avec de nombreux témoins et acteurs de celle-ci (Michael Mann, Peter Bogdanovich, Michael Lang, Jerry Schatzberg, Charles Burnett), avec des vues d'un pays sillonné de long en large, où gisent ses vestiges fantomatiques. Il s'interroge plus particulièrement sur la lente dégradation qui a vu les promesses d'hier glisser vers le repli identitaire d'aujourd'hui. Le ver était dans le fruit, à en croire l'extrait d'*Easy Rider* (1969) placé en exergue, à travers cette réplique donnant son titre au film : *« We blew it »*, autrement dit *« On a tout fichu en l'air »*.

L'intérêt du film tient à cet arc tendu entre deux époques, deux mondes qui semblent ne plus rien avoir en commun, mais surtout au compendium d'images, de souvenirs, de musiques folk et rock (Bob Dylan, Jefferson Airplane, Creedence Cleerwater, etc.), d'événements historiques, que Thoret rassemble ici comme un bagage affectif.

On peut en revanche s'interroger sur le ton élégiaque de l'ensemble, lié d'abord à un panel d'intervenants qui regardent leur jeunesse d'un œil nostalgique (ce qui est bien naturel). Manque un point de vue extérieur à la décennie, qui aurait évité de la fétichiser, elle et ses grands motifs contre-culturels (Woodstock, contestation, drogues, communautés hippies, etc.). Cette fétichisation marque aussi la limite formelle du film. Aucun plan n'échappe au surmoi cinématographique des « seventies », comme si Thoret était le dernier dépositaire de cette esthétique. Cette volonté marquée de « faire cinéma » laisse poindre un certain regret d'être de son temps.

LE MONDE | 08.11.2017 à 08h36 | Par Mathieu Macheret

C'était un pari des plus risqué, Jean-Baptiste Thoret l'a relevé : réaliser un documentaire atmosphérique et flamboyant sur la fin d'une utopie. Celle de la "beat generation", qui porta sur ses épaules la contestation sexuelle et culturelle américaine, du milieu des années 60 au début de la décennie suivante. Lors de cette parenthèse dorée, ses rêves politiques et sa soif de liberté se sont incarnés dans une vague cinématographique passionnante qui ouvrit la porte aux anti-héros et aux films "adultes", de *Easy Rider* à *Massacre à la tronçonneuse*, en passant par *Cinq pièces faciles*, *La Dernière Séance*, *Point Limite Zéro*, *Nashville* ou *La Barbe à papa*… Des œuvres formellement audacieuses, politiquement subversives ou socialement engagées, où le divertissement fusionnait avec une certaine exigence de qualité.

Quarante ans plus tard, les hippies sont devenus des cols blancs grisonnants résignés ou des prolos brisés s'apprêtant à voter Trump, tandis que le cinéma populaire américain a renoncé à l'audace au profit de divertissements formatés. En tâchant de toutes ses forces d'éviter le manichéisme, Jean-Baptiste Thoret écrit ainsi une lettre d'amour à cette parenthèse fantasmée de l'Amérique de Woodstock, tout en signifiant clairement qu'il est plus que temps de tourner la page. Le défi de *We Blew it* ("on a tout foutu en l'air", titre emprunté à la célèbre réplique finale et désabusée de Peter Fonda dans *Easy Rider*) est de parvenir à tenir la note d'un documentaire subjectif et élégiaque sur un sujet cher à l'auteur. On n'est ici clairement pas dans la rigueur historique, même si l'on trouve, parmi la trentaine d'intervenants, une historienne culturelle de l'université de UCLA. … Par Philippe Guedj Le Point.fr

«We Blew It», la contre-culture à l'âge d'oraison Par Olivier Lamm Libération

Résultat d'un périple d'un an aux Etats-Unis, le docu immersif de Jean-Baptiste Thoret dresse un constat amer des convulsions historiques qui ont conduit du Nouvel Hollywood à l'élection de Donald Trump.

En 1972, après six ans d'exil en Europe, Michael Mann a sillonné durant trois semaines les routes américaines pour réaliser *17 Days Down the Line,* docu qui prenait le prétexte d'interroger des vétérans pour sonder le cœur des Etats-Unis, meurtri par la guerre du Vietnam mais pas encore glacé par le retour de bâton conservateur après la révolution sociale des années 60. Près d'un demi-siècle plus tard, le cinéaste américain, toujours très actif *(lire* Libération *du 21 octobre),* est le premier à prendre la parole dans *We Blew It,* premier documentaire pour le cinéma du critique (et collaborateur occasionnel de *Libération*) Jean-Baptiste Thoret, dont l'ambition formidable n'est rien moins que de retracer la route sinueuse qui a mené le pays de l'explosion contre-culturelle de la fin des années 60 à l'élection de Donald Trump. *«Si vous interrogiez un fermier du Nebraska sur ce qu'il pensait de la vie dans les villes américaines, la conversation pouvait durer deux heures. Ce qui se disait était fondamental,* raconte Mann. *En comparaison, les débats entre Clinton et Trump ont l'air incroyablement superficiels et médiocres.»*

Quelques années après avoir parcouru 4 000 km avec Michael Cimino pour *les Voix perdues de l'Amérique* (publié en 2013), Thoret a ainsi passé l'essentiel de 2016 à battre la campagne américaine de New York à Los Angeles avec seulement quelques rendez-vous dans l'agenda avec les cinéastes dont il analyse inlassablement les films depuis deux décennies - Jerry Schatzberg, Bob Rafelson, Charles Burnett… - et une poignée de croix griffonnées sur la carte routière : Elm Street, à Dallas, où Abraham Zapruder filma l'assassinat de JFK ; Goldfield, dans le Nevada, où Richard Sarafian tourna *Point Limite Zéro* ; ou encore le Topanga Canyon, en Californie, où se trouvait le Spahn Ranch, résidence principale de la Family de Charles Manson jusqu'au très sanglant été 1969.

Paradoxes. Ce que Thoret avait en tête avant d'entamer cet énorme périple de plus de 48 000 km était sans doute aussi vague que le projet de Mann avant de tourner *17 Days*. *We Blew It* est d'ailleurs autant un film sur le cinéma américain qui passe subitement en revue ses grands courants des années 70 - Blaxploitation, Nouvel Hollywood - qu'une méditation historique où le cinéma ne serait qu'un détail, ou un prétexte. Ce qu'il en rapporte est pourtant un documentaire-fleuve d'une étonnante limpidité, qui ne professe aucun diagnostic précis mais dont on ressort armé d'au moins une certitude, celle que l'élection de Trump fut précisément le contraire d'un accident.

Jean-Baptiste Thoret a entamé de fouiller les vestiges de la contre-culture américaine en même temps qu'il a commencé à écrire sur le cinéma. Dans *le Cinéma américain des années 70,* sa somme théorique publiée en 2006, il ramassait tous les paradoxes du Nouvel Hollywood dans l'ambiguïté d'une formule proférée par Peter Fonda dans *Easy Rider*, *«You know Billy, we blew it»* : *«Tout ne fait que commencer, mais tout est déjà foutu.»*

We Blew It, qui se clôt sur une incroyable séquence où Tobe Hooper, filmé quelques mois avant sa disparition, reprend spontanément la formule, est comme la confirmation que l'élan fabuleux des années 60, *«la cime de la vague immense et magnifique»* évoquée par Hunter Thompson dans *Las Vegas Parano* et reprise dans l'épigraphe du film, était bien un mirage.

Pour autant, *We Blew It* est tout sauf un film théorique. On y parle beaucoup, bien sûr, et les très nombreux protagonistes - de Bob Mankoff du *New Yorker* à une adorable mère de famille trumpiste dans son local de campagne du Tennessee, de l'universitaire Mary Corey au propriétaire d'un petit magasin à Dunsmuir, en Californie - sont tous très enclins à verser dans la théorie. Mais à l'image de l'Amérique contemporaine, plus vaste et polarisée que jamais, le concert des voix et des idées compose, sous le tapis des scies soul ou country de la bande originale (remarquable d'érudition), une musique très mélancolique et diffractée.

Rituel. Surtout, Thoret semble avoir à cœur de montrer plutôt que de dire et c'est par ses images formidablement immersives, tournées en cinémascope avec le chef op Denis Gaubert, qu'il communique paradoxalement le plus et le mieux le fond de son projet - une balade sauvage et hasardeuse qui terminerait en oraison funèbre. Plus qu'une démonstration édifiante sur l'Amérique contemporaine, on retient d'ailleurs surtout de *We Blew It* une flopée de visions - telles ces images de rituel tournées au festival Burning Man accompagnées par le *Requiem* de Zelenka - et de séquences inouïes, dans lesquelles on sent autant l'œil écarquillé du témoin ahuri de sa trouvaille que le regard acéré du néocinéaste.

Prochaines séances :

I am not a witch : Jeudi 8 mars 18h30,
Dim 11 mars 19h, lundi 12 mars 14h

The Florida Project : Jeudi 8 mars 21h,
Dim 11 11h, lundi 12 19h, mardi 13 20h

Court-métrage Zéro de Tony T. Datis sorti en 2014 10'

Albert, un jeune garçon de 11 ans, va tenter de prouver à son copain Mike, 13 ans, qu'il possède des pouvoirs surnaturels.

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018
Adhérer, c'est soutenir l'association

Bénéficier de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)

Tarif réduit 9€* Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi